



HAL
open science

Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (Jura) : une possible église des Xe-XIe siècles et ses tombes rupestres (1ère partie)

David Billoin, Corinne Goy, Jérémy Maestracci

► To cite this version:

David Billoin, Corinne Goy, Jérémy Maestracci. Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (Jura) : une possible église des Xe-XIe siècles et ses tombes rupestres (1ère partie). Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, 2020, 24 (2), 10.4000/cem.17802 . hal-03219193

HAL Id: hal-03219193

<https://inrap.hal.science/hal-03219193>

Submitted on 11 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (Jura) : une possible église des X^e-XI^e siècles et ses tombes rupestres (1^{ère} partie)

David Billoin, Corinne Goy et Jérémy Maestracci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cem/17802>

DOI : 10.4000/cem.17802

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

David Billoin, Corinne Goy et Jérémy Maestracci, « Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (Jura) : une possible église des X^e-XI^e siècles et ses tombes rupestres (1^{ère} partie) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 24.2 | 2020, mis en ligne le 19 décembre 2020, consulté le 17 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cem/17802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.17802>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2021.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

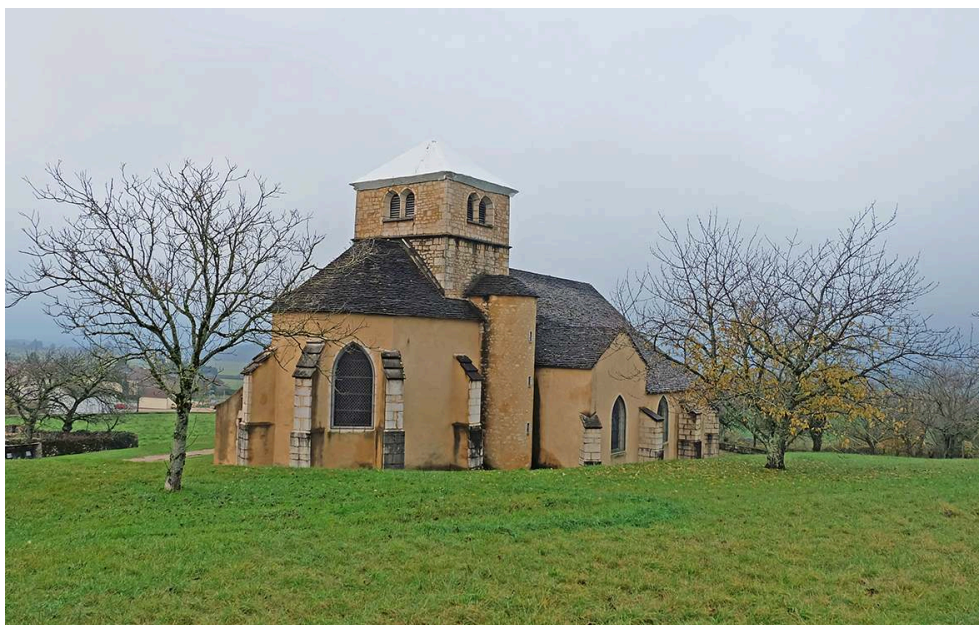
Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (Jura) : une possible église des X^e-XI^e siècles et ses tombes rupestres (1^{ère} partie)

David Billoin, Corinne Goy et Jérémy Maestracci

- 1 Localisé dans le Revermont, à la lisière des départements du Jura et de l'Ain, le village de Nanc-lès-Saint-Amour est blotti au pied du premier plateau du Jura, à la charnière de la plaine de Bresse qu'il domine d'environ 200 m. L'église Saint-Martin bâtie au sommet d'un promontoire naturel, en marge nord-ouest du village, borde la rue principale, dite rue de l'église, rejoignant la route départementale de Coligny à Saint-Amour (fig. 1).



Fig. 1 – L'église Saint-Martin de Nanc-lès-Saint-Amour (cl. D. Billoin).

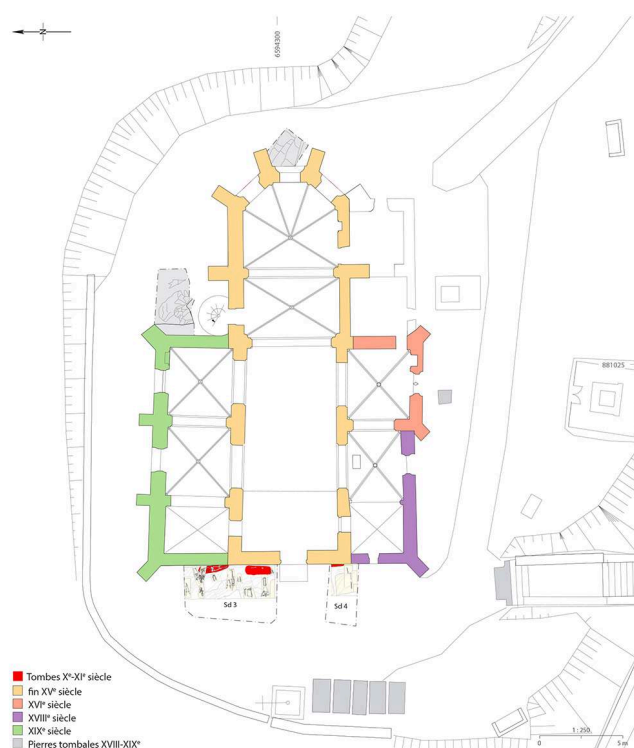


- 2 Un projet de travaux commandités par les Monuments historiques affectant le sous-sol de l'église et de l'ancien cimetière est à l'origine d'un diagnostic archéologique¹, réalisé en décembre 2020 sur une parcelle de 1 174 m². Quatre sondages totalisant 35 m² ont été implantés à l'aplomb des maçonneries de l'édifice afin de documenter les phases les plus anciennes de l'église et son évolution au fil du temps. Bien que modeste, cette intervention archéologique livre des données qui semblent accréditer l'existence d'un premier édifice religieux édifié entre le milieu du x^e et le premier tiers du xi^e siècle, associé à des tombes rupestres. Assez peu fréquent, ce type de sépultures donne l'occasion d'une mise au point typo-chronologique. Des dépôts de céramiques révèlent également une pratique singulière à l'époque contemporaine. Ces derniers seront traités dans un autre article dans le prochain numéro de la revue.

État des connaissances sur l'édifice et son environnement

- 3 Aucun texte n'apporte d'éclairage sur l'origine de ce lieu de culte. L'église est mentionnée en 1144 lorsqu'elle passe sous le patronage de Saint-Vincent de Mâcon et fut longtemps une simple succursale de celle de Saint-Amour². L'édifice est complètement transformé vers la fin du xv^e siècle, effaçant toute trace de la construction initiale. À la nef centrale sont progressivement ajoutées des chapelles latérales : au sud, celles de Notre-Dame de Bon Rencontre au xvi^e siècle, puis de Saint-Jean-Baptiste au xviii^e siècle et, au nord, la chapelle du Sacré-Cœur vers 1863-1868 (fig. 2).

Fig. 2 – Localisation des sondages archéologiques et phasage de l'édifice (DAO D. Billoin et V. Bourson).



- 4 Bien que de caractère composite, l'édifice gothique et ses adjonctions conservent une silhouette assez ramassée proche des églises romanes rurales de la région. Le cimetière établi au sud de l'église, trop exigu, est transféré à la sortie du village en 1869 sur décision de la commune, malgré l'avis défavorable du curé de l'époque qui fait valoir qu'il « remonte à la plus haute Antiquité, [qu']il a plus de 1 100 ans et jamais il n'en est résulté le moindre inconvénient pour la salubrité publique³ ».
- 5 Seule une tradition locale rapporte en effet qu'en 375 le saint évêque Martin de Tours, empruntant la voie romaine pour se rendre de Vienne à Trèves, aurait construit une église sur un temple dédié à Mercure⁴. Si l'église de Coligny, située quelques kilomètres plus au sud le long de cette voie, est effectivement dédiée au saint, la légende véhiculée par l'historiographie ancienne est un topos trop classique et répandu pour qu'on lui accorde du crédit. L'occupation de ce secteur géographique, à forte dominante rurale, reste cependant peu documentée ; elle est marquée par le passage de la grande voie romaine du piémont jurassien reliant les cités de Lyon et de Besançon. Le tracé de cet axe de circulation n'est pas connu dans le détail, mais les auteurs s'accordent, avec une certaine vraisemblance, à le voir passer à l'emplacement du toponyme caractéristique de *La Pérouse* à Saint-Jean d'Étreux, puis sur *le vieux chemin de Coligny* empierré, parallèle à l'actuelle route nationale, et aux lieudits *En Vigneux* et *En Palot* sur le territoire de Nanc-lès-Saint-Amour. Cette grande voie semble reprise en partie par la rue principale bordant l'église Saint-Martin, anciennement dénommée *La Pérouse*, en direction de Villette, représenté sur une tibériade du comté de Bourgogne⁵ (fig. 3).

Fig. 3 – Situation de l'église Saint-Martin à l'écart du village et en bordure d'un grand chemin, extrait d'une tibériade du comté de Bourgogne des environs de Coligny, 1611 (Archives départementales de Côte-d'Or).



- 6 Un trésor monétaire de la première moitié du IV^e siècle a été découvert en 1830 au *Champ Picquenoux* ou *Champ-Prenou*⁶. D'autres vestiges, peut-être de constructions – mentions de « tuileaux romains » – et une monnaie gauloise, sont signalés sur le territoire de la commune au XIX^e siècle, sans davantage de précision. Quant à l'hypothétique agglomération secondaire antique proposée anciennement à l'emplacement de Saint-Amour toute proche (3 km), aucune donnée tangible ne vient l'étayer, hormis quelques maigres indices représentés par la découverte de monnaies gauloises et antiques, ainsi que par des vestiges de constructions entraperçues en 1809 rue du Châtelet⁷. Cette présomption s'appuie en fait sur la légende du passage du roi burgonde Gontran, qui aurait élevé une église destinée à abriter les reliques des saints Amator et Viator, soldats chrétiens de la légion thébaine martyrisée sur le Rhône au pied du col du Grand Saint-Bernard, à l'origine du monastère de Saint-Maurice d'Agaune en Valais refondé en 515 et établi, croyait-on, à l'emplacement d'un temple païen⁸. Seul un sarcophage, « pierre creuse recouverte d'une autre pierre taillée en dos d'âne », et cinq à six squelettes découverts non loin de l'église signalent une nécropole vraisemblablement du haut Moyen Âge⁹. Il faut attendre 930 pour voir Saint-Amour apparaître dans une charte, où Bernon, évêque de Mâcon, concède l'église du lieu à Albéric de Narbonne, comte de Mâcon¹⁰.

Un premier édifice religieux ?

- 7 D'emblée, l'absence d'indice d'occupation antique invalide l'existence d'un temple gallo-romain véhiculée par la tradition locale, sans autre argument que le vocable Saint-Martin, selon un poncif de l'historiographie ancienne.
- 8 Un premier horizon funéraire est reconnu sous le portail de l'église par une file de trois sépultures curieusement orientées nord-sud (cf. fig. 2 en rouge, sondages 3 et 4). Une anomalie longiligne dans la roche en bordure occidentale du sondage 3 pourrait suggérer la présence d'une autre tombe appartenant à cette phase, complètement remaniée par les nombreuses sépultures qui se succèdent dans cet espace réduit (fig. 4 et 5).

Fig. 4 – Relevés d'ensemble des sépultures avec en grisé la première phase d'inhumation, sondage 3 (DAO D. Billoin, V. Bourson et J. Maestracci).

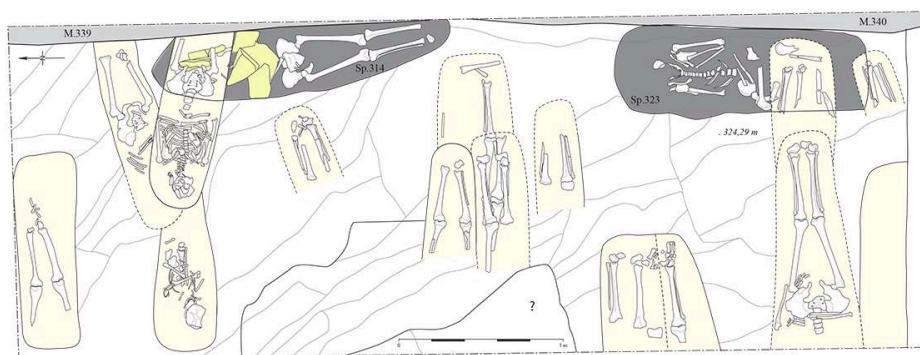


Fig. 5 – Vue d'ensemble du sondage 3 implanté devant le portail de l'église (cl. D. Billoin).



- 9 Creusées dans la roche, les alvéoles sont de forme oblongue et l'une d'elles épouse le corps du défunt (Sp. 314). Leurs comblements diffèrent singulièrement des autres sépultures par un sédiment gris argileux compact à paillettes de charbon de bois et par la présence de menus fragments de céramiques médiévales à pâte sombre. La mieux préservée d'entre elles correspond à l'inhumation d'une femme de plus de trente ans, disposée sur le dos au fond d'une fosse ajustée - 1,95 x 0,45 m à l'endroit le plus large, 0,35 m de profondeur -, la roche seule faisant office de contenant funéraire. La tête est calée par des blocs calcaires : un placé sous le crâne et deux de chant, sur le côté gauche (fig. 6).

Fig. 6 – La sépulture 314 sous les tombes les plus récentes et légèrement recoupée par les fondations du mur de l'église (cl. D. Billoin).



- 10 Les observations taphonomiques apportent des arguments en faveur d'une décomposition en espace vide, induisant la présence d'un couvercle disparu, vraisemblablement en bois à l'origine. Le fait que seuls quelques fragments d'os subsistent du thorax et des membres supérieurs de la défunte indique une intervention post-inhumation. À leur place se trouvait une petite dalle brute en calcaire arrondie posée sur le fond de la tombe. Cette réouverture partielle de la tombe, sans déplacement des os du squelette, a eu lieu après la décomposition du corps, sans que l'on en connaisse la cause. Une datation ¹⁴C offre une fourchette chronologique dans les années 950-1032¹¹, soit bien antérieurement à la première mention de l'église rapportée par les textes (1144). Cet horizon funéraire atteste la présence d'un cimetière précoce, du milieu du x^e au premier tiers du xi^e siècle, et pose la question d'un édifice religieux qui lui serait associé, à une époque marquée par une phase intense de rénovations et de constructions d'églises, popularisée par la célèbre citation du « blanc manteau d'églises » du moine bourguignon Raoul Glaber (985-vers 1047). Si la raison de l'orientation inhabituelle de ces tombes n'est pas élucidée, la lithologie du substrat n'étant pas en cause, leurs emplacements indiquent que l'édifice cultuel était vraisemblablement de taille plus réduite que la reconstruction de la fin du xv^e siècle.

Tombes rupestres et typo-chronologie funéraire

- 11 Oblongues ou ovalaires, ces sépultures correspondent au type 15 des tombes dites rupestres défini par un creusement dans la roche qui fait directement office de contenant funéraire, sans aménagement des parois avec d'autres matériaux¹². Le calage de la tête de la tombe Sp. 314 évoque cependant les alvéoles céphaliques qui leur sont

régulièrement associées, comme au prieuré de La Charité-sur-Loire, dans la Nièvre, dans un horizon daté des ^{x^e-xii^e} siècles par des analyses radiocarbone¹³ (fig. 7, 2).

Fig. 7 – Différents types de tombe.



1. en coffre ovalaire de dalles ou de murets (Mont Châtel, Ain, cl. D. Billoin) ; 2. rupestre avec logette céphalique (abbaye de La Charité-sur-Loire, cl. D. Billoin) ; 3. rupestre avec logette céphalique (église de Carignan, cl. Service archéologique de l'État de Fribourg, Suisse, SAEF) ; 4. en fosse étroite et aménagement à la tête (Bavans, Doubs, cl. A. Mauduit, Antéa-Archéologie), 5. en fosse étroite (église paroissiale de Gigny-sur-Suran, Jura, cl. D. Billoin) ; 6. rupestre en fosse étroite (La Charité-sur-Loire, Nièvre, cl. D. Billoin).

- 12 La tombe rupestre constitue une exception au haut Moyen Âge et son emploi est contraint par la nature du sous-sol encaissant. L'exemple de Carignan (canton de Fribourg, Suisse) est notoire par la situation particulière de l'éperon molassique d'une dizaine de mètres de hauteur où s'implante un mausolée donnant naissance aux ^{v^e-vii^e} siècles à une église, dont l'évolution architecturale se poursuit jusqu'à nos jours¹⁴. La nature tendre du substrat rocheux affleurant a en effet conditionné le creusement de tombes qui reprennent les formes classiques, rectangulaire et trapézoïdale, en usage au haut Moyen Âge. Elles deviennent ovalaire et anthropomorphe pourvue d'une encoche céphalique entre le ^{viii^e} et le ^{x^e} siècle, plus précisément lors de la transformation du chevet de l'église aux ^{ix^e-x^e} siècles¹⁵ (cf. fig. 7, 3). Ce remarquable exemple d'inhumations en tombes rupestres sur une longue durée révèle que la forme de la tombe l'emporte sur la nature du sous-sol. D'autres tombes rupestres similaires à celles de Carignan sont attestées en Suisse à la période carolingienne, notamment à l'église proche de Ressurdens (Valais) et au prieuré Saint-Pierre de Satigny (Genève)¹⁶. Sur le versant occidental du massif du Jura, ce type de tombe reste également très marginal, avec une seule mention de sépulture dans « une simple cavité creusée dans le roc » découverte lors de travaux réalisés à l'emplacement de l'ancienne abbatale située

sur le promontoire grandiose de Château-Chalon (Jura)¹⁷. À Melisey, en Haute-Saône, des tombes creusées dans la roche morainique antérieurement à l'église du XII^e siècle ont également été signalées comme « préromanes »¹⁸.

- 13 Les tombes rupestres, disséminées essentiellement depuis la basse vallée du Rhône jusqu'au midi de la France, caractérisent les X^e-XIII^e siècles¹⁹, ce que confirment nos exemples jurassiens. Davantage que l'utilisation de la roche, ce sont surtout les caractères morphologiques de la tombe qui doivent être pris en compte. Ainsi, les encoches céphaliques destinées à maintenir dans l'axe la tête des défunts, que l'on retrouve dans les tombes anthropomorphes, apparaissent à la période carolingienne (type 13), de même que celles taillées dans les sarcophages du groupe E pour les VIII^e-X^e siècles²⁰. L'étroitesse des tombes, associée à l'absence de contenant aménagé, est également un caractère tardif comme les inhumations en fosses étroites, plus ou moins ajustées au corps, creusées dans un sédiment compact, à l'exemple de la tombe de l'église paroissiale de Gigny-sur-Suran (Jura) datée des années 901-1031²¹ (cf. fig. 7, 5). Ce dernier cas, que l'on pourrait qualifier de « rupestre en roche meuble » (type 15.2), montre qu'il est cependant plus probant de considérer la forme de la tombe, son mode de construction et son espace de décomposition, plutôt que le sédiment dans lequel elle prend place. La meilleure illustration de ce constat est donnée par la nécropole de Bavans, au nord du Doubs, où un groupe d'inhumations datées par radiocarbone des VIII^e-X^e siècles en fosses étroites creusées dans l'argile, anthropomorphes et à logettes céphaliques, se singularise par une orientation nord-sud et leur situation en marge des autres tombes classiques datées du dernier tiers du VI^e au VII^e siècle²² (cf. fig. 7, 4).
- 14 L'aspect ovalaire et étroit de la tombe de Nanc-lès-Saint-Amour rappelle également les coffres à parois ovales épousant la forme du corps – type 12, dénommés parfois naviformes –, constitués de dalles verticales ou de murets, en usage du VII^e au XI^e siècle dans l'espace romano-burgonde. Souvent agencé avec soin et parfois maçonné, ce type de tombe qui connaît une grande longévité est systématiquement associé à un édifice religieux. Les plus précoces de la série apparaissent au tout début du VII^e siècle dans le Jura, à Largillay-Marsonnay, avec une date ¹⁴C de 431-603²³, au Mont Châtel (Ain) avec la tombe Sp. 5 datée des années 428-603²⁴ (cf. fig. 7, 1), ou encore sur la Côte chalonaise, en particulier à Saint-Clément-sur-Guye (Saône-et-Loire)²⁵. Elles sont attestées plus tardivement au prieuré d'Ilay (Jura) pour les années 777-993 et 985-1160 – avec des pics de probabilité correspondant aux années 883 et 1019 –, à l'église de Saint-Hymetière (Jura), où l'une d'entre elles a été placée dans les années 898-1021²⁶, ou sur le parvis de l'église de Saint-Lupicin (Jura), dans les années 991-1169 avec un maximum de probabilité en 1026²⁷. L'utilisation de ces tombes en coffres ovalaires semble laisser place aux coffres anthropomorphes à encoche céphalique et aux tombes rupestres ou creusées dans un matériau plus souple qui font leur apparition autour du X^e siècle. Plus généralement, la période carolingienne se démarque de la période précédente par un appauvrissement des types de tombes et une tendance à une simplification dans l'aménagement funéraire. L'inhumation en fosse étroite, avec ou sans alvéole céphalique, paraît largement dominante, avec le souci de maintenir la tête droite selon les recommandations des liturgistes. Il est également plausible que l'utilisation du linceul se généralise en tant que « cercueil textile », c'est-à-dire comme seul contenant funéraire²⁸. Ces modifications observées dans le domaine funéraire reflètent un mouvement général de mise en ordre par la réforme de l'Église qui entend exercer un contrôle grandissant sur l'ensemble de la société. Des changements corrélés à

l'apparition de la paroisse et du prêtre dans l'encadrement des enterrements au cimetière. Ces quelques éléments de réflexion alimentent la question d'une redéfinition des tombes rupestres, terme jugé par ailleurs restrictif par les auteurs de l'ouvrage de référence²⁹, à verser au dossier d'une typo-chronologie funéraire qui reste à construire à l'échelle de la Bourgogne-Franche-Comté et de la Suisse occidentale.

Reçu : 11 mai 2020 – Accepté : 15 novembre 2020

NOTES

1. L'édifice est inscrit au titre des Monuments historiques depuis 1961.
2. P. LACROIX, *Églises jurassiennes romanes et gothiques*, Besançon, 1981, p. 188-189.
3. A. CHARVET, *Église Saint-Martin, commune de Les Trois Châteaux. B. Recherches sur le cimetière*, Besançon, 2019, dossier de compléments d'informations fait à la suite de la demande de la Drac du 4 octobre 2019.
4. A. ROUSSET, *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de Franche-Comté et des hameaux qui en dépendent classés par département ; département du Jura*, Besançon, 1853-1856, t. 4, p. 442 ; P. LACROIX, *Églises jurassiennes...*, *op. cit.*
5. Plan tibiériade du comté de Bourgogne, les environs de Coligny, 1611, Archives départementales de la Côte-d'Or.
6. M.-P. ROTHÉ, *Le Jura*, Paris, 2001 (*Carte archéologique de la Gaule*, 39), p. 529.
7. M.-P. ROTHÉ, *Le Jura...*, *ibid.*
8. A. ROUSSET, *Dictionnaire géographique...*, *op. cit.*, 1853 ; G. MOYSE, « Les origines du monachisme dans le diocèse de Besançon », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 131 (1973), p. 21-204 et 369-485. Voir, de manière plus générale, N. BROCARD, F. VANNOTTI et A. WAGNER (éd.), *Autour de saint Maurice*, Besançon-Saint-Maurice, 2011.
9. M. PETITJEAN, « La petite montagne dans l'Antiquité : les cantons d'Arinthod, d'Orgelet, de Saint-Amour et de Saint-Julien de la fin de l'époque gauloise à celle du haut Moyen Âge. Inventaire archéologique raisonné (gallo-romain et haut Moyen Âge) », *Étude d'un pays comtois : la Petite Montagne, Centre universitaire d'études régionales*, 10 (1994), p. 55-90.
10. Archives départementales de Saône-et-Loire, G 198.
11. Beta-549793.
12. M. COLARDELLE, G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD et C. RAYNAUD, « Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-Est de la Gaule », in H. GALINIÉ et É. ZADORA-RIO (dir.), *Archéologie du cimetière chrétien*, Tours, 1996, p. 271-303.
13. D. BILLOIN (dir.), V. GASTON et L. STANIASZEK (coll.), *La Charité-sur-Loire (58), Square des Bénédictions*, DRAC/SRA Franche-Comté, Besançon, 2005.
14. J. BUJARD (dir.) et G. GRAENERT (coll.), « Saint-Pierre de Carignan : du mausolée tardo-antique à l'église paroissiale de Dompierre-le-Grand », *Cahiers d'archéologie Fribourgeoise*, 18 (2016), p. 4-65.
15. J. BUJARD (dir.), « Saint-Pierre de Carignan... », *ibid.*
16. Cité dans le même article, cf. J. BUJARD (dir.), « Saint-Pierre de Carignan... », *ibid.*
17. M. MARCHANDON DE LA FAYE, *L'abbaye de Château-Chalon : notice suivie de deux inventaires de 1742 à 1762*, Paris, 1893.

18. N. BONVALOT et M. PY, « Les inhumations préromanes et romanes de l'église de Melisey (Haute-Saône) », in *Éclat d'histoire. 2500 ans d'héritages, 10 ans d'archéologie en Franche-Comté*, Besançon, 1995, p. 374-375.
 19. M. COLARDELLE et alii, « Typo-chronologie des sépultures... », *op. cit.*
 20. F. HENRION, « Inhumer à Saint-Germain », in C. SAPIN (dir.), *Archéologie et architecture d'un site monastique. 10 ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Auxerre, 2000, p. 337-374.
 21. D. BILLOIN, « Les sondages archéologiques à l'église paroissiale de Gigny-sur-Suran (Jura) », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 15 (2011), p. 43-47.
 22. A. MAUDUIT, « Bavans (Doubs), rue des Fleurs », *Archéologie médiévale*, 49 (2019), p. 343-344.
 23. D. BILLOIN, H. GAILLARD DE SÉMAINVILLE et C. MOULHÉRAT, « La nécropole du haut moyen Âge de Largillay-Marsonnay "Sur le Marteret" (Jura) », *Revue archéologique de l'Est*, 55 (2006), p. 225-256.
 24. D. BILLOIN (dir.), N. SCHIFAUER, C. GASTON, S. GIZARD, S. HUMBERT, F. MÉDARD, J.-M. DOYEN, V. GANARD et S. COQUERELLE (coll.), *Bourgogne-Franche-Comté, Jura, Largillay-Marsonnay, Sur le Marteret. Une nécropole du haut Moyen Âge*, DRAC/SRA Bourgogne-Franche-Comté, Besançon, 2018, t. 1.
 25. H. GAILLARD DE SÉMAINVILLE, *Les cimetières mérovingiens de la Côte chalonaise et de la Côte mâconnaise*, Dijon, 1980.
 26. D. BILLOIN, « Les nouvelles données sur les origines de l'église de Saint-Hymetière (Jura) », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 15 (2011), p. 81-85.
 27. S. BULLY et J.-L. MORDEFROID, « Quelques églises et sépultures jurassiennes sous l'épiscopat de Hugues de Salins (1031-1066) », *Hortus Artium Medievalium*, 6 (2000), p. 93-103.
 28. D. ALEXANDRE-BIDON, « Le corps et son linceul », in D. ALEXANDRE-BIDON et C. TREFFORT, *À réveiller les morts. La mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, 1993, p. 183-206.
 29. M. COLARDELLE et alii, « Typo-chronologie des sépultures... », *op. cit.*
-

AUTEURS

DAVID BILLOIN

Archéologue Inrap Bourgogne-Franche-Comté, UMR 5140 ASM, université Paul-Valéry
Montpellier 3

CORINNE GOY

Céramologue Inrap Bourgogne-Franche-Comté, UMR 6298 Arthehis

JÉRÉMY MAESTRACCI

Anthropologue Inrap Bourgogne-Franche-Comté